

**Stéphen Bertrand.** *Ces voies qui nous empruntent.* Nancy : La Dragonne, 2006.

**D**errière ces voies, il y a une voix qui dialogue avec d'autres, Depestre ou Temple, par exemple, mais aussi avec le lecteur qui connaît, reconnaît certains paysages, certaines routes. Le renversement du lieu commun « emprunter une route » dit aussi le renversement que le poète exécute dans sa poésie : il dit ce qu'il a précisément des difficultés à dire. Alors tout le poème est empreint de saveurs, de sons, d'impressions.

« Vous dire d'abord qu'il y aura des digressions/ parce que je ne sais plus trop/ et que j'avais déjà un poème/ dans un sac de cuir marocain,/ un poème assis avec moi sur la margelle de la poitrine/ au chevet d'un pouls qui me creusait/ un de ces longs poèmes d'inversion des lampes intérieures ». Ce « je ne sais plus trop » intervient comme un leitmotiv dans cette lettre adressée à Frédéric Jacques Temple : il y a une réelle difficulté du dire chez Stéphen Bertrand, à ses propres yeux, bien sûr, qui se marque par ces répétitions, mais aussi par ces vers qui vous filent dans la main comme une eau et que parfois le galet d'une métaphore interrompt. L'image surprend et interroge les sens : le fumet court et l'on est inquiet de sa fuite et heureux de son surgissement.

Stéphen Bertrand, s'il se prend au jeu de l'exotisme, c'est en toute connaissance de cause : il sait qu'un brin d'encens ne rend pas le poème meilleur : « j'ai failli renoncer, avaler ma couleuvre, ou l'inverse,/ renoncer à ma poésie d'impoture soudaine et de lettre morte/ avec ses remparts de paprika ». L'usage modéré, mais volontaire, de la répétition, l'angoisse de l'écriture et la jouissance des instants pris et vus, donnent à cette poésie une tonalité tout à fait particulière, faite de l'ordinaire des mots avec l'ordinaire des jours, avec l'étrangeté des mots et l'étrangeté des situations : sans cesse le poète joue sur les deux tableaux du commun et du multiple ; et c'est à partir du quotidien qu'il nous emmène plus facilement dans l'exotique, et que nous l'acceptons. Parce qu'il vient de lui-même aussi. Ainsi, dans le port d'Essaouira, le poète est sensible aux poissons « dans cette coutellerie brillante/ de sardines et d'ombrines/ sur des couvertures ocre », et ce sont eux, davantage que le nom de Mogador, qui le poussent à la métaphore de la plus belle eau.

Mais au fil de ces vers courts et labiles, dans leurs travers – comme on dit d'un chemin de traverse qui coupe ces voies que l'on emprunte – parvient à s'exprimer une angoisse : « presque sans moi/ (moi parfois la plus belle embuscade à moi-même),/ faire sonner la cymbale du cagnard,/ craquer l'allumette,/ une de celles qui respirent/ réussir sa poitrine.

Simplement réussir/ sa poitrine ». Le beau rapprochement entre l'air et le feu – qui semble à la fois étranger et complémentaire – rend sensible l'expression « réussir sa poitrine » qui exprime fortement le poids qui peut peser sur elle. Plus loin, en effet, elle manque de cet air : « Pardon./ Pardon ce soir./ Je me replie./ La poitrine,/ seule cour où aboyer ». Le cri, plutôt que le chant d'un lyrisme, se renferme sur lui-même devant une présence inconnue. La discrétion du poète n'a d'égal que sa jouissance à rêver devant les villes. Cette urgence de dire par le cri se manifeste ailleurs d'une autre manière : « tes mains à l'intérieur de tes mains,/ tes poings d'oignons serrés ». On se rappelle le Rimbaud de la Bohème, cet autre poème d'errance. Mais on voit bien qu'aucun son ne sort de ce geste.

Il attend seulement alors un appel de l'extérieur : « Dites-moi, l'une, l'autre,/ Puisque le vent s'en est allé,/ que les allées elles-mêmes/ retiennent leur souffle,/ comme pour boire ». Mais ces jeunes femmes moldaves ne répondent pas à cette question non posée, tout entière dans le regard et retournée sur elle-même. Cette suspension de paroles est particulièrement manifeste à la fin du recueil, dans cette « De Marrakech à Essaouira, Lettre à René Depestre », qui se termine ainsi : « parce que certes, mon incertitude,/ et que c'est toujours ça de pris,/ cher René Depestre,/ sur l'hypothèque de mes ombres. » Le poète clôt son livre avec, comme rapide rapine à la nuit, la satisfaction paradoxale de « l'inquiétude », et surtout le point qui n'est là que pour faire retomber l'angoisse de la suite inachevée.

Stéphane Bertrand nous offre ainsi un beau livre qui ressemble aux paysages qu'il traverse : ils sont colorés et vivants, mais les hommes qui les habitent froncent les sourcils devant le ciel qui se penche sur l'horizon. Les voyages enlèvent littéralement le poète, soulèvent sa poitrine, aèrent sa plume riche, l'empruntent pour un moment à l'écoulement du temps mais surtout le façonnent pour exprimer une réponse à la question éternelle de l'être.

**Jean-Paul Giraux.** *L'Amérique et les yeux du poisson rouge.* Editinter 2006.

**U**n policier de Jean-Paul Giraux ne doit se manquer sous aucun prétexte. Parce qu'il y va du plaisir de lire, avant tout. On s'imagine alors le plaisir que l'auteur a pu prendre en penser à son intrigue et à ses futurs lecteurs. Car Jean-Paul Giraux n'en est pas à son coup d'essai. Après *Le Poinçonneur avait les yeux lilas* et *La Lettre de Pithiviers*, on savait l'auteur capable de mener le lecteur en bateau. La toile de fond est encore une fois les années cinquante (le mythe de l'Amérique